

constructions, de ses kiosques et de ses pavillons était des plus agréables. L'élégance et la solidité de ces constructions font honneur aux architectes et entrepreneurs MM. Ostell et Laberge. Ces messieurs ont fait vite et bien.

Les produits exposés étaient aussi nombreux que remarquables et constataient d'une manière frappante le progrès rapide que l'industrie agricole et manufacturière fait dans notre pays. Des étrangers distingués et émerveillés de ce qu'ils voyaient et ne s'imaginaient pas que dans un pays si jeune on pût faire une si belle exposition. Sans doute certaines branches laissaient à désirer, mais d'autres offraient à l'admiration des produits inférieurs à ceux d'aucune autre nation.

Le département des voitures et des instruments agricoles, par exemple, était des plus remarquables. Les voitures et les ouvrages domestiques ont fait briller cette fois encore, d'une manière éclatante, le goût et l'habileté de nos compatriotes. A l'élégance et à la solidité d'un grand nombre d'articles on reconnaissait l'origine française de ceux qui les avaient faits. Sous ce rapport nous serons toujours difficiles à surpasser.

Les amusements n'ont pas manqué et à l'exception de l'illumination du port qui a été un fiasco, le reste a été fort apprécié. Les feux d'artifice, les courses et la musique ont surtout été goûtés par la foule.

En somme les organisateurs de cette exposition, tous ceux qui ont contribué à son succès par leur travail ou leur argent, ne doivent pas regretter ce qu'ils ont fait et Montréal a prouvé qu'elle sait faire les choses quand elle veut.

L.-O. D

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 26 septembre 1880.

Il m'est impossible, en ce moment, de rester étranger au double courant politique qui agite tant de cervelles américaines, fait gémir tant de presses et couler tant d'encre...

Il faut payer mon tribut à cette faiblesse humaine, je dois me ranger sous une bannière quelconque, me passionner pour Hancock ou Garfield, et rouler des yeux féroces à quiconque ne pense pas, ne juge pas comme moi.

Je dois aussi croire à la vertu de mon candidat, l'aimer et le servir; avaler toutes ses promesses les yeux fermés, et voter deux fois, si je peux, pour lui.

Avant de me décider, je veux examiner les partis qui se disputent nos suffrages; je commence par les républicains: *Ab jove principium*.

Ces messieurs, il me semble, abusent un peu de notre crédulité; à les entendre, nous roulons tous sur l'or, et le commerce est si prospère que le mot—misère—doit être supprimé dans le vocabulaire américain.

La vraie vérité vraie, c'est que nos hommes d'Etat confondent les affaires du pays avec les leurs propres: comme ils sont tous très riches, ils veulent nous persuader que nous le sommes aussi. S'ils croient cela, c'est qu'ils sont myopes! et s'ils ne le croient pas, ce sont des hypocrites!

Maintenant, passons aux démocrates.

Ce parti manque d'unité et de programme; pour vaincre, il est obligé de s'allier à ceux qui veulent une émission indéfinie de papier monnaie et que l'on nomme *greenbackers*. Il accepte aussi la coopération des socialistes et du *labor party*; en un mot, c'est la faction des mécontents, devenue légion, et qui s'appellera peut-être dans un mois la majorité!

Hancock est le chef de cette vaste phalange, j'ai presque envie de m'enrôler sous le drapeau de ce général qui a toujours conduit ses troupes à la victoire.

* *

Les élections qui viennent d'avoir lieu dans le Maine sont un sujet d'étonnement aussi bien pour les démocrates que pour les républicains. Au moment même où l'illustre Blaine criait à la corruption, à

l'infamie, à la trahison, son parti obtenait une majorité définitive.

Cet événement a tellement bouleversé mon esprit, que ces vers sont nés d'eux-mêmes sous ma plume:

L'homme le plus heureux du Maine
C'est Blaine,
Qui triomphe sur ce vieux coq
D'Hancock.
Et pourtant ce guerrier prospère
Espère
Enfoncer les républicains
Taquins.
New-York à sa vieille moustache
S'attache,
Et la Louisiane, Dieu merci!
Aussi.
Devant ce preux la Caroline
S'incline,
Et pour lui seul le Missouri
Sourit.
L'Alabama et la Floride,
Aride,
Le proclament, du fond du cœur,
Vainqueur!

Si ce vaillant général apprend combien je l'admire, je n'ai qu'à bien me tenir si je ne veux pas avoir les phalanges brisées sous sa poignée de main sympathique!

Ce n'est pas une main qu'il a, c'est un étou: on prétend qu'il est capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing!

C'est, du reste, le plus bel homme de l'armée; il a six pieds deux pouces de taille.

Pendant la guerre de géant que se faisait la grande nation, sa seule présence sur le champ de bataille équivalait à une armée de quarante mille hommes!

C'est l'opinion de tous les soldats de ce temps là; Grant lui-même l'a dit je ne sais combien de fois.

Sa valeur guerrière, l'ardeur personnelle qu'il déployait au combat l'a fait surnommer le maréchal Ney des Etats-Unis.

Comme lui, il se lançait dans la mêlée; comme lui, il combattait corps à corps, faisait le coup de feu au premier rang et avait l'art de transformer une panique en victoire, rien que par l'explosion de sa colère formidable au milieu des rangs ennemis.

Oh! si notre belle France avait eu vingt généraux de ce calibre dans sa dernière guerre! je réponds que les Allemands n'auraient pas lieu d'être si orgueilleux aujourd'hui!

* *

Un soir, après un combat acharné qui avait duré toute la journée, il envoya son rapport au général Meade, son supérieur. Il était ainsi conçu:

Général, j'ai l'honneur de vous informer que ma division est devenue maîtresse des positions que nous avions devant nous. Nous avons éprouvé des pertes très sensibles, mais la victoire est venue couronner nos efforts....

—Ah! s'écrie le général, quelle belle journée et combien il me tarde de complimenter moi-même ce brave des braves. Dites-lui que je l'attends pour dîner demain.

L'aide de camp, à qui cet ordre s'adressait, ne répondait pas.

—Il faut qu'il vienne, je l'ordonne, réitére le commandant en chef.

—Mon général, c'est impossible!

—Impossible, pourquoi cela?

—Il m'avait bien défendu de vous le dire, répondit piteusement l'envoyé...

—Que lui est-il arrivé?

—Le général Hancock a reçu une balle dans la poitrine, et j'ignore s'il en reviendra!

Il lui fallut plusieurs mois pour se rétablir de sa blessure.

Mais la guerre n'était pas terminée; on le vit de nouveau à Gettysburg conduire ses bataillons à la victoire.

On cite de lui, dans cette affaire mémorable, un autre trait de courage viril et d'abnégation.

Pendant plus d'une heure, il se trouve lui et son armée, exposé à une canonnade furieuse qui fauchait les rangs comme des épis.

La tactique militaire obligeait ces braves à se sacrifier; la victoire était à ce prix!

Un officier, moins stoïque que les autres, vint trouver le brave Hancock et lui dit:

—Mon général, j'ai l'honneur de vous informer que si nous restons là encore

une heure, il ne restera plus un seul homme debout.

—Eh bien, répondit-il, puisque le salut de la patrie l'exige, préparons-nous à mourir.

Et il entonna à voix basse, en français, le chant des Girondins:

Mourir pour la patrie,
(C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie...

ANTHONY RALPH.

LES ORIGINES DE LA CRISE EN IRLANDE

Sous ce titre, la *Revue des Deux Mondes*, a publié, mercredi, 1er septembre, une très intéressante étude de M. Edouard Hervé, sur les précédents historiques de la question irlandaise. L'agitation et l'excitation croissantes qui règnent en ce moment en Irlande donnent à cette étude rétrospective un incontestable caractère d'actualité.

Voici d'abord un court préambule dans lequel M. Edouard Hervé explique son but et sa pensée:

Pour la cinquième fois depuis un siècle, la situation critique de l'Irlande est l'objet des préoccupations les plus sérieuses du gouvernement et du public anglais. Le moment paraît donc opportun pour tracer rapidement le tableau des événements qui ont précédé et préparé la crise actuelle.

Trois grandes questions, pendant les cent dernières années, ont tour à tour ou simultanément agité l'Irlande: la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La première des trois questions ne pourra jamais être tranchée dans un sens conforme aux réclamations des Irlandais. L'Angleterre compromettrait d'une manière trop grave son unité politique, constituée au prix de tant d'efforts.

La deuxième question, celle de la liberté religieuse, est aujourd'hui résolue dans les conditions les plus larges par l'émancipation des catholiques et par le *disestablishment* de l'église anglicane d'Irlande.

La troisième question est toujours pendante. Les efforts faits pour la résoudre, notamment par M. Gladstone, n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à calmer les passions opposées où à satisfaire les intérêts rivaux.

Ce sont ces trois questions dont nous allons étudier la naissance et le développement dans les pages qui suivent.

Au début, nous rencontrons une grande figure, celle du second Pitt, qui était premier ministre depuis six ans, lorsque éclata la révolution française. Voici comment en parle M. Edouard Hervé:

Cet homme extraordinaire, investi, dès l'âge de vingt-quatre ans, dans un pays libre, d'un pouvoir égal à celui dont avaient joui un Ximènes et un Richelieu dans des monarchies absolues, n'en avait usé jusqu'alors que pour pratiquer une sage politique et réaliser d'utiles réformes. Il avait défendu la prérogative royale sans sacrifier les privilèges du parlement et les droits du pays; il avait rétabli l'équilibre financier sans rendre trop lourd pour les contribuables le poids des impôts; il avait donné à l'empire anglo-indien une chartre nouvelle qui conciliait dans une juste mesure l'autorité légitime de l'Etat et les intérêts respectables de l'antique Compagnie des Indes. Supprimez la révolution française ou retardez-la de vingt ans: Pitt serait mort avec la réputation d'un ministre pacifique et réformateur respectueux des libertés publiques, économe de l'or et du sang de ses concitoyens. Tant il est vrai que, si les hommes d'Etat dirigent souvent les événements, parfois aussi les événements les dominent et les emportent loin de leur but.

Parmi les réformes que Pitt aurait voulu accomplir, figura longtemps la réforme électorale. Après diverses tentatives infructueuses pour la réaliser, non-seulement il renonça à cette idée, mais il en devint l'énergique adversaire. Ce furent les excès des révolutionnaires de France qui le firent changer de sentiment à cet égard. Cette réforme, qui devait arriver à son heure, dans des circonstances plus

opportunes, fut donc pour longtemps retardée.

Toute pensée de réforme électorale étant abandonnée, Pitt se préoccupa, bien qu'avec une extrême prudence, des moyens d'étendre à tout le Royaume-Uni les bienfaits de la liberté religieuse par l'émancipation des catholiques d'Irlande. Après avoir expliqué à quelles difficultés intérieures le ministre favori de Georges III allait se heurter dans ce hardi projet, M. Edouard Hervé continue ainsi:

Tel était l'état des esprits, lorsque la révolution française vint soulever dans les trois royaumes des sentiments très divers. Accueillie en Angleterre et en Ecosse, d'abord avec froideur, puis avec aversion, elle provoqua l'enthousiasme en Irlande, du moins parmi les catholiques et leurs alliés. Non seulement les principes de liberté politique et religieuse proclamés au début de la révolution étaient faits pour plaire à tous les mécontents d'Irlande, c'est-à-dire à la grande masse de la population; mais la guerre qui éclata bientôt entre la France et l'Angleterre était une circonstance singulièrement favorable pour eux, soit qu'ils voulussent seulement profiter des embarras du gouvernement anglais pour lui arracher les réformes qu'il leur refusait, soit qu'ils eussent la pensée plus hardie et plus dangereuse de détacher complètement leur pays de la couronne d'Angleterre.

Dès le premier jour, ces deux tendances opposées se manifestèrent chez les chefs du mouvement. Tandis que les uns visaient simplement à obtenir pour les catholiques l'égalité politique et la liberté religieuse, les autres ne reculaient pas devant la pensée d'une insurrection ayant pour but la constitution de l'Irlande en république indépendante. Les premiers formèrent à Dublin un comité qui devait poursuivre des réformes législatives par les voies régulières et légales; les autres créèrent, sous le titre de société des Irlandais Unis, une vaste association qui, sous l'influence de quelques-uns de ses membres les plus importants, devint le cadre d'une future armée insurrectionnelle.

Le comité de Dublin reçut de nombreuses adhésions. La plus importante fut celle d'Edmond Burke. Ce personnage illustre était né à Dublin en 1730; il avait quitté sa ville natale à vingt-trois ans pour venir à Londres se jeter dans la vie littéraire et politique; mais il avait gardé une vive et sincère affection pour son pays; et sous les ministères libéraux dont il avait été le collaborateur ou le conseiller, il avait puissamment contribué aux mesures prises, à diverses reprises, en faveur de l'Irlande. Son concours était précieux à plus d'un titre. Burke était l'un des trois premiers orateurs de l'Angleterre; il en était, sans comparaison, le premier écrivain politique. Personne ne possédait, au même degré que lui, le don d'intéresser le public à une question. Il se passionna pour les réclamations des catholiques irlandais, comme il s'était passionné pour les souffrances des populations de l'Inde anglaise, opprimées par les agents de la Compagnie, comme il allait se passionner pour les malheurs de la famille royale et de la noblesse de France, décimées par l'échafaud révolutionnaire. Il écrivit, en 1792, à un membre du parlement irlandais, sir Hercule Langrishe, une lettre qui fut reproduite par tous les journaux, et qui fit plus pour la cause des catholiques d'Irlande que de longs discours ou de volumineux ouvrages. Il envoya à Dublin, pour servir de secrétaire au comité, son fils unique, Richard, sur lequel il fondait de grandes espérances, bientôt déçues par une mort prématurée. Burke s'était déjà prononcé avec éclat contre les principes de la révolution, son nom était une réponse à ceux qui auraient été disposés à considérer la cause des catholiques irlandais comme solidaire de celle des révolutionnaires français.

Encouragé par une adhésion si importante, sir Hercule Langrishe présenta au parlement irlandais, dans le cours de cette même année 1792, un *bill* en faveur des catholiques. La réforme proposée était bien modeste. Elle n'accordait pas aux